

XYZ. La revue de la nouvelle

Jean, pour mémoire

Dominique Blondeau



Numéro 21, printemps–février 1990

Personnages

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2709ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Blondeau, D. (1990). Jean, pour mémoire. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (21), 11–15.

Dans le fauteuil, Thérèse est assise. Malgré les rideaux tirés, des rayons de soleil tamisent la chambre. Des gouttes de sueur moitissent les paumes de Thérèse, qu'elle essuie machinalement sur les accoudoirs.

L'homme qui dort dans le lit, et lui tourne le dos, ne lui est plus rien. Méprisante, elle regarde sa nuque brune et vulnérable, la nudité suggérée des fesses que le drap froissé recouvre à peine.

Thérèse Larroque, épouse Desqueyroux, a aimé cet homme plus jeune qu'elle. Dans le village où Thérèse vivait et s'ennuyait, elle avait fait la connaissance de Jean. Il y venait chaque année durant l'été. On disait qu'il était de santé fragile, qu'il étudiait beaucoup, qu'il lisait trop.

Un après-midi de chaleur torride, Thérèse avait traversé les landes plantées en pins pour rejoindre ce jeune homme qui l'intriguait. Son cœur battait sauvagement: enfin quelque chose arrivait! Quelque chose qu'elle prenait en main! On disait ce jeune homme si solitaire...

Dans la poche profonde de sa jupe ample, Thérèse avait dissimulé un livre, appât qu'elle tendrait à Jean. Son mari lui avait appris à apprivoiser les animaux rebelles avant de les tuer!

Le grand front de Thérèse luit de sueur. Une longue mèche de cheveux ombre sa joue. Thérèse croise les jambes et s'enfonce davantage dans le fauteuil. Le souvenir de son mari l'irrite. Elle l'avait épousé pour faire plaisir à ses parents. Elle n'était plus une toute jeune fille et personne ne voudrait d'elle. Lui, ne pensait qu'à ses landes et quand l'été incandescent brûlait les récoltes dans les champs, il était hanté par les incendies qui risquaient de détériorer en quelques heures les arbres résineux.

Elle avait fini par dompter cet homme un peu gras, à la fois timide et grossier; cet homme, son mari, de qui elle subissait les caresses et les assauts avec l'indifférence des êtres qui pensent ailleurs.

La nostalgie étreint Thérèse. Elle se souvient de l'étonnement de Jean, la première fois. Tout de suite, elle le trouva beau. Il se présenta et ajouta qu'il la connaissait. Elle en fut étonnée mais, riant, il expliqua que les gens du village parlaient beaucoup d'elle. Ils disaient qu'elle ne ressemblait pas aux autres femmes, qu'elle était distante et hautaine. On la craignait même. Ses yeux surtout. Des yeux noirs qui jugeaient et dont on ne soutenait pas la vitalité impertinente.

À ce portrait, Thérèse avait éclaté de rire. Rire orgueilleux et triomphant, elle qui riait si peu. Comment Jean savait-il tout cela ? Par la femme qui s'occupait de la maison puis, gravement, il avait ajouté : « Je serais incapable de vivre ici, je crois que je finirais par commettre un meurtre ! » Elle avait frémi. Jean avait expliqué que le mal était comme une moisissure qui... Elle l'avait interrompu : « Quel mal, Jean ? » Il ne savait pas. Il avait conclu qu'il ressentait quelque chose d'inhumain dans ce village, un malaise... « Les gens ressemblent à ce climat dur ; quand je repars, j'éprouve un réel soulagement. »

Soudain, il avait pris sa main et murmuré : « Thérèse, cet endroit n'est pas pour vous... » Troublée, elle avait bafouillé : « Mais je suis une femme mariée... une femme... » Elle avait failli avouer qu'elle était une femme mauvaise, qu'elle avait été une enfant solitaire ; elle détestait jouer avec les autres ; déjà, ses compagnes d'école l'évitaient.

Jean avait lâché ses doigts, s'était mis à rire. Un rire jeune qui embua les yeux de Thérèse. Jean avait sa vie à accomplir alors qu'elle, se devait d'être l'épouse d'un homme qu'elle détestait. Parfois, elle avait pensé le tuer tellement il lui répugnait.

Une fois de plus, un frisson d'horreur l'avait secouée. Elle s'était enfuie et Jean n'avait rien fait pour la retenir. Thérèse s'était enfermée dans la fraîcheur de sa chambre. Elle avait ôté sa jupe et le livre qu'elle lui destinait était tombé sur le plancher. Ce jeune homme avisé lui plaisait. Il parlait du mal qui imprégnait le village alors que le cœur de Thérèse s'en nourrissait depuis qu'elle raisonnait.

Thérèse n'avait su résister au rire, à la jeunesse de Jean. Quelque chose se passait dans sa vie, qu'elle ne dirigeait plus. Amour de Jean qui la couchait n'importe où et la prenait en silence. Désir de ce corps nerveux et brun. Sanglots et cris sur les lèvres de Thérèse, qu'elle mordillait. Jean la voulait toute à lui. Elle le fut et ne refoula plus ses plaintes. Il

murmurait à son oreille: « Tu es ce que j'ai de plus cher au monde... » Plus tard: « Tu es la seule femme que j'aime en ce moment... » Thérèse avait tressailli. « En ce moment... »

Elle avait espacé leurs rendez-vous. Son orgueil plus fort que sa passion la tenait éloignée de Jean. Bientôt, il repartirait. Bientôt, elle l'oublierait.

Thérèse se lève, marche à travers la chambre. Un sourire dédaigneux étire ses lèvres pâles. Elle défroisse sa jupe. Elle ne sait que faire. Rentrer chez elle? Le sommeil de Jean est si lourd. Un miroir lui renvoie l'image un peu vieillie de son visage. La chaleur de la chambre peut-être... L'odeur particulière d'une pièce fermée. Brusque, elle se détourne du miroir; son regard se heurte au dos nu de Jean. Elle attend.

Imprudent, c'était lui qui l'avait rejointe et l'avait suppliée de tout quitter et de vivre enfin. Affolée mais flattée, elle l'avait mis à la porte. Son mari allait rentrer. Une voisine pouvait les surprendre. Courroucée par son audace, elle avait presque crié qu'il s'en aille. Surpris par son ton agressif, il n'avait rien répondu. Elle l'avait vu courir et disparaître. Elle grelottait et ne savait plus quel sentiment la dévorait. Tout quitter et partir avec lui! Quelle folie allait-il lui faire commettre?

... mais quoi Thérèse, quelques semaines plus tôt, ne désespérais-tu pas de la monotonie sordide de ta vie? N'est-ce pas toi qui as attisé ce feu? Jean étudiait tranquillement et ne t'aurait jamais abordée... Tu l'accuses d'imprudence et d'audace, n'est-ce pas toi qui as éveillé ce démon enfoui dans ton cœur? N'as-tu jamais songé que les gens te craignent à cause de ce feu dévorant ton regard?...

Elle prévint son mari qu'elle partait quelque temps. Il s'était étonné puis avait grogné: « Encore une de tes lubies... Qu'est-ce que je dois dire à mes parents? » « Ce que tu veux... Je ne te demande pas de comprendre... » D'un geste évasif, il l'avait interrompue. Cependant, elle avait affirmé: « Mais je reviendrai! » Déjà, il était sorti, abruti par la chaleur, hanté par les risques d'incendies.

Jean et Thérèse s'étaient retrouvés à la gare. Avaient fait semblant de ne point se connaître. À destination, ils s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre. Thérèse s'était installée chez lui, garçonnière misérable qui

l'amusait, la rajeunissait. Elle se donnait des airs d'étudiante. Potassait les ouvrages que Jean lui prêtait. On eût dit que cela durerait toujours. Cela ne dura qu'un temps. Jean avait renoué avec les amis de son âge. Les airs d'étudiante que se donnait Thérèse l'agaçaient, le gênaient. Sous prétexte qu'il étudiait beaucoup, il ne l'avait présentée à personne.

Thérèse avait loué un appartement. Elle attendait que Jean lui téléphonât ou la rejoignît. Elle attendait et, dans son cœur, le mal revenait, telle une maladie incurable. Alors, elle hanta les quartiers pittoresques que Jean et ses amis fréquentaient. Les bars où peut-être elle le rencontrerait. Parfois, elle buvait un verre avec un inconnu qu'elle ramenait chez elle. Amant de hasard qui n'effaçait pas les promesses de Jean, qu'avec fureur et dégoût, elle jetait dehors l'aube à peine levée.

« Tu es la seule femme que j'aime en ce moment. » « En ce moment. » Obsession du provisoire auquel elle n'avait pris garde. Une haine implacable tua l'amour dans son cœur. Elle s'était trompée et ne pouvait pardonner à Jean l'imposture de ses sentiments. Elle le surprit qui enlaçait une fille; insouciant, il l'embrassait et tous deux riaient, riaient...

Thérèse s'était jetée dans un taxi avant de se jeter sur son lit. La honte ajoutée à la haine la fit pleurer de rage et d'humiliation. Comme une masse, elle s'était endormie. Plus tard, l'esprit lucide, un sourire mauvais découvrant sa lèvre supérieure, elle avait laissé le mal l'envahir, la griser.

Thérèse humecte ses mains moites au filet d'eau qui coule du robinet d'un réduit que Jean appelle salle de bains. Les rayons du soleil ont lâché prise. Un crépuscule doux et rose va bientôt rafraîchir la ville et Thérèse ne veut pas manquer cette heure où la foule s'agglutine aux terrasses, se presse dans le métro, flâne sur les avenues bordées de marronniers. Une dernière fois, elle regarde Jean qui dort.

Elle avait téléphoné. Jean avait répondu d'une voix mal assurée. Il n'était pas seul... Simplement, Thérèse lui demanda un rendez-vous chez lui. Ils devaient se parler. Jean avait accepté.

L'odeur d'un parfum de femme traînait dans la chambre, dans les draps. Thérèse avait remarqué la pâleur de Jean et, s'étant accrochée à son cou, elle avait ironisé: « Mon chéri, tu travailles trop, tu as mauvaise

mine ! » Elle l'avait embrassé avec fougue puis, d'une voix câline proche de son oreille : « J'ai envie de faire l'amour... Tu es le seul homme que j'aime en ce moment... » Jean avait froncé les sourcils, comme s'il réfléchissait, comme si des mots de naguère... Thérèse se pressa contre lui, évita que le passé surgisse. Elle répéta qu'elle le désirait. Jean ne résista pas à la sensualité de Thérèse, à la raucité de sa voix.

Ensuite, elle se leva, passa du réduit à la cuisine. « Tu as soif ? » Il répondit que non. Thérèse revint s'allonger contre son dos nu. Doucement, elle lui fit part de leur rupture. Jean ne bougea pas; il devait être soulagé de la décision qu'elle seule avait prise. Thérèse se souleva sur un coude, écouta la respiration de son amant : il s'était endormi. Elle sourit. De nouveau, elle se pressa contre lui. Un frisson violent secoua le corps de Jean. Plusieurs fois, il gémit et finit par se détendre. Souvent, il avait réagi ainsi au contact des ongles durs et longs de Thérèse.

Il est temps qu'elle parte. Dehors, le crépuscule et la foule ne seront plus au rendez-vous. Elle n'a plus rien à dire à Jean. Quand elle va pour ouvrir la porte, elle hésite. Doit-elle recouvrir du drap froissé ce dos nu transpercé d'une lame et dont le manche de bois brun saille, indécemment ? Et ces fesses rondes comme deux joues trop grasses, d'où la mort a retiré leur rosité naturelle ?

Dominique Blondeau a vécu au Maroc avant de s'exiler au Québec où elle publiera dix ouvrages dont deux recueils de nouvelles, *Femmes de soleil* (1988) et *Destins* (1989). Plusieurs de ses romans ont été salués par la critique : *Que mon désir soit ta demeure* (1975), *l'Agonie d'une salamandre* (1979), *les Errantes* (1983) et *Un homme foudroyé* (1985) qui lui valut le prix France-Québec. En 1986, elle publie un récit, *la Poursuite*. À la radio MF de Radio-Canada, elle participe à plusieurs séries : *Auteurs de notre temps*, *Journal intime de...*, *Éloges*, *Destins insolites*. Auteure de dramatiques inédites, elle collabore aussi à la revue *Arcade*.

À PARAÎTRE / PRINTEMPS 1990

ANDRÉ VANASSE

**PSYCHOCRITIQUE AUTOUR DE CERTAINS
ROMANCIERS QUÉBÉCOIS**

XYZ / collection « ÉTUDES ET DOCUMENTS »